



# À CETTE MINUTE

---

Nathalie Lecigne

ROMAN

Nathalie Lecigne

À cette minute

© Nathalie Lecigne, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1952-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## 1.

Camille marchait d'un pas léger, son cabas rempli d'articles aussi colorés qu'inutiles. La boutique Le Petit Souk était une pépite située à l'angle des rues Vavin et Notre-Dame Des Champs. Elle s'y rendait régulièrement depuis quelques temps. Sa thérapie à elle. Elle s'arrêtait aussi chez le caviste, une centaine de mètres plus loin. Elle ne connaissait rien au vin en général mais appréciait le Côte de Brouilly précisément. C'était devenu un rituel. À chaque passage, le vendeur lui offrait un retentissant « Comme d'habitude Madame Rousseau ? ». Camille rougissait, acquiesçait, réglait et s'enfuyait avec élégance - trois à quatre fois par semaine. Mais pas besoin ce jour-là. Une bouteille à peine entamée la veille l'attendait sur le plan de travail de la cuisine.

En sortant de la boutique, une vieille dame désorientée attira son attention :

— Vous avez besoin d'aide Madame ? proposa-t-elle.

— Vous êtes gentille ! Je voudrais traverser mais je suis épuisée.

— Prenez mon bras.

— ...

— On y va ?

La dame au dos voûté s'exécuta avec un large sourire :

— Oh merci ! C'est fort aimable. Ils roulent si vite parfois ! Le temps que je regarde à droite puis à gauche et c'est déjà trop tard.

Camille la soutenait fermement. Si frêle, un simple coup de vent aurait eu raison d'elle. Sa peau était douce comme celle d'un nouveau-né, la marque des années passées en plus. Plissée comme un vêtement de lin trempé et tachée de marques brunes.

— Vous habitez loin ?

— Non ! Juste là.

La vieille dame lui désigna l'immeuble en pointant un doigt tordu par l'arthrose.

— Vous êtes un ange.

Camille l'observa composer le code de l'entrée, franchir la porte puis elle reprit sa route, songeuse. Avant l'accident, elle n'aurait même pas prêté attention à cette pauvre femme. Elle aurait jeté un bref coup d'œil à sa montre et aurait filé, mine de rien. Toujours pressée.

Elle longea ensuite le jardin du Luxembourg pour rejoindre la rue de Vaugirard. C'était grisant. Les nombreux passants déambulant dans les rues, l'hiver enfui pour un bon bout de temps, la chaleur printanière encore

indulgente... Le soleil se couchait chaque soir un peu plus tard, les terrasses se remplissaient de clients insouciantes. Un bruit diffus s'en émanait. L'ivresse de fin d'après-midi, légère et conviviale.

Déjà six ans qu'elle vivait dans ce quartier avec Marc. Jusqu'à ce qu'elle se plante en voiture, la vie qu'elle menait lui convenait très bien. Une belle situation financière permettant de mener grand train. Un poste de directrice des ressources humaines dans une grande entreprise énergétique dont le siège social se situait dans un immense gratte-ciel, près de la Défense. Et dans un autre gratte-ciel, non loin, Marc, banquier d'affaires, aidant des gens déjà riches à s'enrichir davantage. De l'ambition et de l'argent.

Une rencontre simple. Pause déjeuner au restaurant japonais de la galerie commerciale située sur l'esplanade de la Grande Arche. L'un de ceux où la nourriture défile sous le nez des clients, eux-mêmes agglutinés les uns aux autres. Une promiscuité qui avait provoqué la suite puisqu'ils avaient tenté de s'emparer du même plat de makis, au même instant. L'année suivante, mariage en grande pompe. Six ans plus tard, ils possédaient un bel appartement comprenant trois chambres, un bureau, un beau balcon, une cave, un parking ainsi qu'une vaste résidence secondaire tout près de Fontainebleau. Une vie réglée comme du papier à musique et des comptes bien fournis. Oui mais Camille s'en moquait désormais. Elle avait beau se repasser le film, ces souvenirs lui semblaient tous plus insignifiants les uns que les autres. Elle n'en pouvait plus. C'était comme nager au fond du grand bassin, lestée par le poids des non-dits.

Dix-sept heures. Marc n'était pas encore rentré et c'était pour le mieux. Camille posa son cabas sur la table en verre du salon, retira son imperméable et le plaça sur le dossier de l'une des chaises Starck. Elle rassembla ses cheveux longs en une queue de cheval qui libéra son visage et sa nuque. Elle ouvrit le sac et disposa devant elle ses nouvelles trouvailles. Une libellule murale multicolore en carton de quarante centimètres, un vase en terre cuite rose, un cygne aux ailes vertes dans une boule à neige ainsi que des assiettes à dessert bleues couvertes de léopards et de motifs végétaux. « Ambiance jungle garantie » indiquait l'écriteau dans le magasin. Debout, les bras croisés, triomphante, elle imaginait déjà la tête que ferait Marc en découvrant tous ces objets dans l'appartement.

Camille contempla les rideaux qu'elle avait installés deux semaines auparavant pour agrémenter les murs blancs et fades du salon. Elle savait que Marc les trouvait inutiles puisqu'il n'y avait aucun vis-à-vis. Une excellente façon de le narguer. Elle avait choisi les plus éclatants, aux couleurs les plus vives et s'en félicitait encore. Elle avait également fait l'acquisition de coussins,

tous de tailles et de teintes différentes. Sur le canapé en cuir blanc, ils étaient encore plus tape-à-l'œil qu'en magasin. Parfait. Mais Marc n'avait pas réagi, comme d'habitude, ravalant son envie de dégainer ses arguments sur la sobriété. Se taire était sa façon de fuir. Au fil des ans, elle avait appris que sous la façade se cachait un homme émotif et vulnérable. Depuis l'accident, elle souhaitait que les choses évoluent et n'avait pas trouvé meilleur stratagème : changer cet intérieur austère et bouleverser les habitudes de son mari. Qu'il explose pour que s'ensuive enfin une vraie discussion.

Le vase rose sur l'îlot central en marbre. La cuisine c'était d'ailleurs du Marc tout craché. Elle n'avait pas eu son mot à dire. « Le marbre c'est élégant et ça se nettoie facilement ». *C'est la femme de ménage qui s'en occupe de toute façon.*

Elle avait accroché la libellule juste au-dessus du canapé. On ne pouvait pas mieux la voir. La boule à neige, carrément, sur la table de nuit de Marc. Il la remarquerait juste avant de se coucher. Pour les assiettes, elle attendrait que l'occasion se présente. Peut-être un repas important, pour le travail par exemple. Une ambiance studieuse et chic qui exigerait de la vaisselle raffinée davantage qu'un thème animalier. Il en recracherait les amuse-bouches.

Camille se servit un verre de vin rouge puis s'installa sur le canapé, ses pieds nus sur la table basse. Laquée et blanche bien sûr (glaciale). Elle but une belle gorgée puis admira son œuvre. Elle s'arqua et leva les yeux vers la libellule, juste au-dessus d'elle. *Il ne s'en remettra pas le pauvre.* Mais comment avait-elle réussi à supporter ça toutes ces années ? Tout ce qu'elle aimait avant, elle le détestait maintenant. Tout ce qui faisait sa fierté la rendait mal à l'aise. Était-ce enfoui en elle depuis toujours ? C'était en partie de sa faute. Elle n'aurait pas dû se taire si longtemps. Elle avait fui, elle aussi. Ni plus, ni moins.

Son téléphone vibra dans sa poche. Encore le boulot, songea-t-elle. Hors de question d'y retourner. Elle prolongerait son arrêt de travail aussi longtemps que possible. Son entreprise lui devait bien ça. Ce qu'elle avait vécu avait tout bouleversé. Ses ambitions, ses principes de vie. Vivre comme avant était inconcevable. Ça la tuait que Marc ne la comprenne pas. Son patron d'accord, mais son mari... Il avait ricané quand elle lui avait raconté avoir vu son père décédé. La lumière, l'amour infini... Elle avait dû renoncer. Comment avouer à son mari si terre à terre qu'on a voyagé hors de son corps, qu'on a tout connu, tout vu, tout su durant quelques minutes. Cette nuit-là resterait gravée dans sa mémoire.

Camille se redressa, posa ses pieds sur le sol frais et le verre de vin sur la table basse. Les mains sur les genoux, droite comme un i, elle prit une profonde inspiration. *Ça y est, ça recommence.* C'était la troisième fois en seulement quelques jours que ça se produisait. Comme une transe. Une vague d'ondes

positives qui emportait tout. Ses pensées sombres, sa mélancolie, ses doutes. Chaque fois, elle éprouvait une sérénité pure et intense qui lui rappelait la nuit de l'accident. Mais elle en ignorait l'origine. Il fallait juste lâcher prise. C'était plus fort que tout. Elle n'était plus craintive comme au début lorsqu'elle pensait encore qu'il s'agissait de séquelles physiologiques.

Elle resta ainsi immobile quelques secondes, dans l'attente. Respiration lente et profonde, yeux clos. *Concentre-toi*. Une musique douce retentit alors dans ses oreilles. Ça, c'était nouveau. Quelques notes de piano qu'elle reconnut facilement. *Sonate au clair de lune*. Facile, Marc l'écoutait en permanence. Une odeur effleura ensuite ses narines comme cela peut survenir parfois quand un souvenir olfactif ressurgit. Mais cette odeur ne lui appartenait pas. Sûre et certaine, Camille en frémit d'impatience. Soudain, elle perçut un frôlement et rouvrit les yeux, toujours figée. Rien. Rien qu'elle ne puisse voir en tout cas. Quelques secondes s'écoulèrent. *Reviens. Allez, reviens*. Rapidement, un nouvel effleurement, bien plus distinct. Son cœur palpita. La caresse délicate d'une plume. La main, le bras, l'épaule puis la nuque. Elle inclina sa tête vers l'avant, tout doucement, des frissons parcourant son échine. Mais la mélodie faiblit et les notes se dispersèrent dans la pièce. Camille les imaginait s'évaporant comme des volutes de fumée et s'échappant par les fenêtres ouvertes. La musique se dissipa complètement, la plongeant de nouveau dans le silence. Le froid, lui, s'intensifia. Une simple pression sur sa main gauche et sur le bras puis, sur le corps tout entier. Ce souffle d'air s'insinuait lentement par les pores de sa peau. Il se faufilait, s'engouffrait dans chaque muscle, dans chaque veine. Aucune douleur. C'était une vague d'amour, assurément. Un message vibrant qui la traversait pour l'éclairer.

La porte s'ouvrit. Camille sursauta et renversa le verre de Brouilly qui se brisa.

Marc venait d'arriver.

## 2.

Joseph était installé dans le salon, entre le canapé et la table à manger. Assis sur un tabouret, devant le chevalet, il essayait de terminer sa toile. La télévision était allumée mais les images ne l'intéressaient pas. Le son permettait juste de remplir le vide. Chloé était couchée depuis dix minutes et ce moment était le plus critique. C'était toujours là que Laura lui manquait le plus. Sa fille de sept ans était merveilleuse et sa joie de vivre était ce qu'il y avait de mieux pour gérer l'absence.

Le pinceau dans une main, les couleurs dans l'autre, il songeait plus qu'il ne peignait. Son pied gauche en appui sur la barre et le droit posé au sol. Son chat s'était pelotonné contre sa basket. « C'est pas aujourd'hui que je vais le faire ce chef-d'œuvre », lui dit-il. Le chat, fidèle à son statut de chat, ne broncha pas.

La sonnerie de la porte retentit. Joseph posa ses couleurs et se dirigea vers l'évier de la cuisine tout en invitant Léa à entrer d'une voix puissante. La jeune femme apparut dans l'appartement :

— Bonsoir. Tout va bien ?

— Oui. Chloé est couchée et, comme tu vois, rien ce soir non plus.

Joseph lui indiqua la toile d'un geste de la tête. Il rinça ses pinceaux et ses mains pour effacer les quelques traces de peinture.

— Il suffit juste de la terminer.

— Non je veux la refaire complètement. Ça ne me plaît pas.

— Pourquoi ? C'est dommage. À chaque fois tu ne termines pas, dit-elle avec une moue de déception. Tu pourrais au moins garder ta toile et recommencer sur une neuve.

Léa avait raison. Mais le matériel coûtait un bras. Sans compter la taille et le prix des appartements parisiens. Conserver tous ses loupés aurait nécessité la location d'un garde meuble. De l'argent foutu en l'air. Un luxe qu'il ne pouvait pas se permettre. Surtout depuis qu'il s'était lancé en free-lance. Peut-être pas une si bonne idée d'ailleurs. Ça lui collait une telle pression. Passer plus de temps auprès de Chloé était la priorité mais il souhaitait aussi peindre davantage. Se sentir libre et avoir toutes les possibilités. C'était tout l'opposé pourtant, trop souvent démunie face au support. La contrainte de temps en moins aurait dû lui permettre de créer et c'était tout juste si son pinceau effleurait la toile certains jours.

Chloé entra en trombe dans la pièce et se jeta sur Léa pour lui faire un câlin :

— Chloé ! Tu devrais dormir à cette heure-là ! Tu as école demain ! râla

Joseph.

— Papa s'il te plaît. Je regarde un peu la télé avec Léa et je me couche.

— Léa ça ne te dérange pas ? demanda-t-il, à court d'arguments face à son petit démon.

— Non avec plaisir. Ça me fait du bien de voir Chloé.

Joseph perçut un malaise dans l'intonation de la voix de son amie.

Chloé, elle, affichait un sourire triomphal. Dans son pyjama licorne écriqué et délavé, elle dansait la joie. Son doudou lapin encore plus délavé virevoltait dans les airs.

— Tu viens on va regarder un dessin animé toutes les deux sur le canapé. Je vais te prendre sur mes genoux.

— Oui !

Elles se postèrent face à l'écran.

Joseph était touché de voir à quel point Chloé aimait Léa. Sa grande sœur, sa tata, son amie. Le temps avait filé si vite. Cette jeune femme de dix-huit ans n'était qu'une toute petite fille à l'époque de son emménagement dans l'immeuble et s'apprêtait alors à fêter ses quatre ans. Laura était tombée sous le charme de cette gosse dès leur rencontre. Léa avait-elle été le point d'origine de son désir de maternité ? Evidemment. L'année du onzième anniversaire de Léa, Chloé pointa le bout de son nez. Une complicité naquit rapidement entre elles. De belles années. Les meilleures. Puis, Laura tomba malade. Chloé n'avait que cinq ans. Leurs liens se renforcèrent après ça. Le genre d'événement tragique qui soude pour une vie entière. Léa était si attentive, si tendre. Elle pouvait écouter les autres parler pendant des heures. Personne à part elle ne savait si bien comprendre sa Chloé. Recevoir ses émotions et ses crises de colère avec une sérénité hallucinante. Le Dalai-Lama en personne.

Joseph se rendit dans l'entrée sans grande conviction. Laura lui manquait terriblement et c'était avec elle qu'il aurait voulu passer la soirée. Sa jeune voisine l'interrompit dans ses pensées :

— Tu ne dois pas voir tes amis ?

— Si, si, pardon, je réfléchissais à un truc.

— Tu ne te changes pas ?

— ...

— Ton tee-shirt est taché.

Joseph remarqua qu'en effet, ses fringues auraient mérité un tour au lave-linge.

— Pas grave. Chloé pas plus d'une demi-heure. Après au lit.

Chloé ne répondit pas, déjà absorbée par le film. Léa fit un clin d'œil à Joseph. La consigne serait respectée.

— Si tu veux tu peux passer demain pour discuter un peu. Les examens arrivent bientôt, non ?

— OK. File, tu vas rater ton rendez-vous.

Elle lui sourit. Il enfila sa vieille veste en cuir noir, attrapa les clefs sur le meuble de l'entrée et s'éclipsa.

Il s'efforçait de continuer à vivre, sortir, voir ses amis. Pourtant, l'envie n'était pas au rendez-vous. Ce soir, il aurait voulu rester avec Léa et Chloé et suivre, lui aussi, pour la centième fois, les aventures d'Elsa et d'Anna au royaume d'Arendelle, deux princesses orphelines et prisonnières d'un hiver éternel. Rester à l'abris, enveloppé dans l'atmosphère chaleureuse du cocon familial, devant le dessin animé préféré de sa fille. Dehors, il fallait jouer au mec qui va bien, qui cherche quelqu'un. « Oui ça fait deux ans que Laura est décédée », « D'accord, arrange-moi ce rendez-vous si tu y tiens », « Oui Chloé a besoin d'une présence féminine », « Oui je dois me trouver quelqu'un ». Mais il voulait hurler l'inverse. Non, il n'était pas prêt, même au bout de deux ans et n'avait pas la moindre envie de séduire. N'importe qui aurait pu le comprendre ne serait-ce qu'en jetant un coup d'œil à sa tenue vestimentaire ou à sa coupe de cheveux. Mais ses amis, sûrement par compassion, rivalisaient de créativité pour organiser des rencontres « surprises » avec des femmes qui n'étaient pas du tout faites pour lui. Même Benoît, son meilleur ami depuis des années, se trompait sur ses réelles motivations. Peut-être ne se confiait-il plus assez ? Il était peut-être responsable des erreurs de ses amis finalement. Les faux-semblants induisent de mauvaises idées, songea-t-il.

*Et puis merde !* Joseph, qui n'avait même pas atteint la porte de l'immeuble, remonta les deux étages qui le séparaient de son chez lui et de sa fille. *J'ai pas envie, j'y vais pas.* Il ouvrit la porte et surprit Léa qui écarquilla les yeux. Chloé était calme, la tête sur ses genoux, presque assoupie, les poings fermés, proches de son visage.

— Tu as oublié un truc ? lui chuchota Léa.

— Non je n'y vais pas, je n'ai pas envie.

Il enleva sa veste, la jeta sur le canapé et s'assit près d'elles.

— Tu veux que je rentre ?

— Non, justement. J'ai bien compris qu'un truc n'allait pas et, franchement, je préfère t'écouter toi plutôt qu'un tas de cons qui pensent que ma vie doit changer.

— À ce point-là ?

— Laisse tomber. C'est compliqué. Dis-moi plutôt ce qui ne va pas.

Joseph avait décidé que, ce soir-là, il ne parlerait pas. Il l'écouterait au lieu de